DISCOURS

Prononcé dans l'Eglise Cathédrale de Québec

A L'OCCASION DE LA VICTOIRE REMPORTE'E

PAR LES

Forces Navales de Sa Majeste Britannique

DANS LA MEDITERRANNE'E LES 1 ET 2 AOUT 1798,

DISCOURS

DISCOURS

A L'OCCASION

DE LA VICTOIRE REMPORTE'E

PAR LES

FORCES NAVALES DE SA MAJESTE' BRITANNIQUE

DANS LA MEDITERRANNE'E LE 1 ET 2 AOUT 1798,

SUR

La Flotte Francoise.

PRONONCE' DANS L'EGLISE CATHEDRALE DE QUEBEC
LE 10 JANVIER 1799.

Par Messire J. O. PLESSIS
Curé de Québec, Coadjuteur-élu et Vicaire General du Diocèse.

PRECEDE' DU MANDEMENT DE MGR. L'ILLUSTRISSIME ET REVERENDISIME P. EVEQUE DE QUEBEC.

A Quebec:

IMPRIME' AU PROFIT DES PAUVRES DE LA PAROISSE,
ET SE VEND à L'IMPRIMERIE.

PIERRE DENAUT, *par la miſéricorde de* DIEU *et la grace du Siège Apoſtolique, Evêque de Québec &c. &c. A tous les Curés, Vicaires, Miſſionnaires, et à tous les Fidèles de ce Diocèſe, Salut et Bénédiction en Notre Seigneur.*

VOUS l'avez appriſe, NOS TRES CHERS FRERES, cette nouvelle intéreſſante, dont la certitude indubitable a répandu la joie dans tous les cœurs. Le DIEU TOUT PUISSANT, qui tient dans ſa main les deſtinées des Rois et des Empires, vient de donner encore des marques non-équivoques de cette protection ſoûtenue qu'il daigne accorder aux Armes de notre Gracieux Souverain. Que de maux ne ſe préparoient pas à nous faire reſſentir ces formidables ennemis, contre leſquels nous avons à ſoûtenir cette guerre ſi longue et ſi ſanglante! Sur combien de déſaſtres n'aurions-nous pas eu à gémir, s'ils euſſent pu, comme ils le prétendoient, s'emparer des poſſeſſions éloignées de la Mère Patrie, ruiner ſon Commerce, tarir la ſource de ſes richeſſes, et diminuer par là les moyens qu'elle peut oppoſer à leurs vûes d'aggrandiſſement et de domination! Et juſqu'à quel point auroit monté leur orgueil, ſi le ſuccès eût couronné leurs deſſeins ambitieux! Mais le Dieu des Armées, le Dieu des Victoires, s'eſt déclaré pour la juſtice de notre cauſe. Il a exaucé les vœux de ſon Peuple, qui le prioit d'humilier cette Nation ſuperbe qui ne veut que la guerre: *Diſſipa gentes quæ bella volunt.* C'eſt lui qui a préſidé aux Conſeils de nos Chefs, et y a fait régner cet eſprit de ſageſſe, qui a déconcerté les entrepriſes de nos ennemis. C'eſt lui qui a inſpiré à nos troupes cette valeur qui les a rendues ſupérieures au nombre et à l'enthouſiaſme de leurs adverſaires, et leur a fait remporter une victoire des plus glorieuſes et des plus ſignalées dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire.

Mais au milieu des acclamations publiques occaſionnées par un évènement ſi mémorable, la voix de la Religion ne ſe fera-t'elle pas entendre? Les Temples ſeuls ſembleront-ils ne prendre aucune part à l'allégreſſe commune? Ah! c'eſt ſurtout dans leur enceinte, NOS TRES CHERS FRERES, que doivent retentir les louanges du Dieu des Armées, à qui nous en ſommes redevables. C'eſt là que nos cœurs doivent exprimer leurs ſentiments de reconnoiſſance envers le Souverain Maître de l'Univers, le remercier de l'attention particulière avec laquelle il veille à la conſervation et à la gloire de ce Royaume,

et

et le conjurer de continuer à répandre ſes Bénédictions abondantes ſur le plus juſte des Rois, dont toutes les démarches ont pour but le bonheur de ſon Peuple.

A CES CAUSES, Nous avons Ordonné et Ordonnons par les préſentes.

1°. Que le Jeudi, dixième jour de Janvier prochain, ſera conſacré d'une manière particulière à remercier Dieu de la victoire remportée ſur la flotte Françoiſe de la Méditerrannée les 1er et 2 du mois d'Août dernier par les forces navales de SA MAJESTE' ſous les ordres du Contre-Amiral *Horatio Nelſon* Chevalier du Bain.

2°, Qu'il ſera célébré le dit jour dans toutes les Egliſes de ce Diocèſe une Meſſe Solemnelle en action de graces, à l'iſſue de laquelle on chantera le *Te Deum* avec le *Domine ſalvum fac Regem* et l'oraiſon pour le Roi.

3°. Les autels ſeront parés ce jour là comme aux plus grandes Solemnités, et le jour précédent, la Fête ſera annoncée par le ſon des cloches.

4°. Meſſrs. les Curés ne manqueront pas de prendre occaſion de cette Fête pour faire ſentir vivement à leurs paroiſſiens les obligations qu'ils ont au Ciel de les avoir mis ſous l'empire et la protection de Sa Majeſté Britannique, et les exhorter tout de nouveau à s'y maintenir avec fidélité et reconnoiſſance.

Sera le préſent mandement lu dans l'Aſſemblée Capitulaire de toutes les Communautés Religieuſes et publié au prône de toutes les paroiſſes le premier Dimanche ou jour de Fête après ſa réception.

Donné à Longueuil ſous notre ſeing, le Sceau du Diocèſe et le contre-ſeing de notre Secrétaire le vingt-deux Décembre mil ſept-cent-quatre-vingt-dix-huit.

(Signé)

✠ P. EVEQUE DE QUEBEC.

Par Monſeigneur,

(Signé) CHABOILLEZ, Ptre. Secr.

SERMON.

Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.
Votre main droite, Seigneur, a frappé l'ennemi.—Exod. 15.

EXORDE. RIEN n'arrive ici bas ſans l'ordre ou la permiſſion de DIEU : attribuer aux hommes, à leur dégré d'habileté, de valeur, d'expérience, les bons ou mauvais ſuccès de leurs entrepriſes, c'eſt méconnoitre la ſouveraine Sageſſe qui, du haut de ſon Trône Eternel, diſpoſe, comme il lui plait, du ſort des Etats et des Empires, et permet ſouvent qu'ils n'ayent rien de fixe et de certain que l'inconſtance même et l'inſtabilité qui les agite ſans ceſſe. Si Pharaon et ſon armée ſont enſevelis dans les flots de la mer rouge ; ſi Sennacherib

eſt

eſt obligé de lever avec precipitation le ſiège de Jéruſalem ; ſi les troupes d'Holopherne ſe retirent honteuſement de devant Béthulie ; ce n'eſt ni à Moyſe, ni à Ezéchias, ni à Judith que l'on doit rapporter ces événemens heureux. La main de Dieu ſeul opère tous ces prodiges : *dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Ainſi il eſt glorieux pour le contre-Amiral HORATIO NELSON, d'avoir été l'inſtrument dont le Treshaut s'eſt ſervi pour humilier une puiſſance injuſte et ſuperbe. Mais qui d'entre nous, mes frères, ignore aſſez les principes de ſa religion, pour ne pas rapporter à Dieu tout le ſuccès des armes de ce ſavant et célèbre guerrier ?

C'eſt donc vers vous, Seigneur, que doivent être dirigées nos acclamations et nos actions de graces. C'eſt dans votre Temple que retentiront aujourd'hui nos cris d'allégreſſe et nos chants de victoire. *Vota mea Domino reddam in atriis domûs Domini.*"

Propoſition.—Loin de nous, Chrétiens, cette joie profane et terreſtre à laquelle s'abandonneront peut-être en ce jour les enfans du ſiècle. Réjouiſſons-nous dans le Seigneur. Remercions-le des avantages que nous procure le brillant

lant ſuccès dont la mémoire nous raſſemble, et n'allons pas regarder avec indifférence un événement dans lequel nos intérets de toute eſpèce ſe trouvent ſi étroitement concernés.

Diviſion—Car quiconque voudra conſidérer dans ſon vrai point de vue la victoire remportée dans les premiers jours du mois d'Août dernier par les forces navales de ſa Majeſté Britannique, doit avouer, 1ent. que cette victoire humilie et confond la France. 2nt. qu'elle relève la gloire de la Grande Bretagne et couronne ſa généroſité. 3nt. qu'elle aſſure le bonheur particulier de cette Province. Développons, Meſſieurs, ces trois réflexions et rediſons avec action de graces; C'eſt votre main, Seigneur, qui a frappé notre ennemi. *Dextera tua, Domine percuſſit inimicum.*

CONFIRMATION.

Premier Point—Ne vous paroit-il pas dur, mes frères, d'être obligés d'appeler ennemi un peuple auquel cette Colonie doit ſon origine; un peuple qui nous a été ſi longtemps uni par les liens étroits du ſang, de l'amitié, du commerce, du langage, de la religion; qui nous a donné

donné des pères, des protecteurs, des gouverneurs, des paſteurs, des modèles achevés de toutes les vertus, des Souverains chéris dont le gouvernement ſage et modéré faiſoit nos délices et méritoit notre affection et notre reconnoiſſance ?

Telle étoit, en effet, la France quand nous l'avons connue, chère à ſes enfans, formidable à ſes ennemis, attachée à ſa religion, reſpectée par toutes les nations du monde. Ne méritoit-elle pas bien, par tous ces titres, les regrets que vous avez exprimés en vous en ſéparant, et les généreux efforts que vous avez faits pour vous maintenir ſous ſa domination ? Mais depuis que Dieu dans ſa miſéricorde nous a fait paſſer ſous un autre empire, ô Ciel ! quels changemens funeſtes n'a pas éprouvé cet infortuné royaume ! l'ennemi du ſalut, jaloux apparemment d'y voir le règne de Dieu ſi ſolidement établi, eſt venu dans les ombres de la nuit, je veux dire avec les artifices ténébreux d'une philoſophie trompeuſe, couvrir d'une dangéreuſe ivraie, de productions impies, de livres incendiaires, toute la ſurface de cette riche et fertile contrée. Cette ivraie a germé : l'impié-

té

té et la diſſolution ont pris racine: les eſprits et les cœurs ſe ſont laiſsé entraîner aux attraits séduiſans d'une religion ſans dogmes, d'une morale ſans préceptes. Les expreſſions enchantereſſes de raiſon, de liberté, de philanthropie, de fraternité, d'égalité, de tolérance, ont été ſaiſies avec avidité et répétées par toutes les bouches. A leur faveur, l'indépendance et l'incrédulité ont établi leur fatal empire. La ſouveraine autorité du Prince a été nommée tyrannie; la religion, fanatiſme; ſes ſaintes pratiques ſuperſtitions; ſes miniſtres, impoſteurs; Dieu lui-même, une chimère!

Ces barrières une fois rompues, que devient l'homme, mes frères? Abandonné à ſa raiſon dépravée, eſt-il égarement dont il ne ſoit capable? Jugez-en par ceux de nos concitoyens qui ont eu le malheur de donner dans les principes monſtrueux des Diderot, des Voltaire, des Mercier, des Rouſſeau, des Volney, des Raynal, des d'Alembert et autres déiſtes du ſiècle. En ſont-ils devenus meilleurs époux, pères plus vigilans, fils plus obéiſſans, citoyens plus honnêtes, amis plus ſincères, ſujets plus fidèles? non, chrétiens. De tels arbres ne ſauroient

roient produire que de mauvais et déteſtables fruits. Mais ſi des particuliers infatués des ſyſtêmes du jour, deviennent des êtres ſi nuiſibles à la ſociété, quels ravages épouvantables n'a pas dû faire en France cette foule d'impies et de ſacrilèges qui ſe ſont, pour ainſi dire, levés en maſſe contre la commune exiſtence de la religion et de la royauté, et ont formé l'horrible complot d'exterminer et d'anéantir l'une et l'autre ?

Non, Meſſieurs, ne cherchons pas ailleurs que dans les conſpirations de l'impiété la cauſe prochaine et immédiate de la révolution Françoiſe. Voilà le maudit inſtrument qui l'a préparée de longue main, qui l'a ménagée avec diſſimulation et ſoupleſſe, et qui enfin l'a fait éclater avec le plus grand fracas. Exploſion terrible ! elle a étonné la terre ; infecté l'air de ſes vapeurs peſtilentielles ; fait trembler tous les trônes et menacé de ſa flamme bitumineuſe toutes les égliſes du monde.

Révolution rapide ! elle a eu le ſecret fatal d'électriſer en un moment preſque tous les eſprits. A peine déclarée dans la Capitale, elle

eſt

eſt déjà rendue au fond des provinces les plus reculées. Partout on crie au deſpotiſme : partout les liens de la ſubordination diſparoiſſent : Le moyen peuple ſe ſoulève contre les grands pour mieux opprimer les plus petits : l'autorité des loix eſt mépriſée ; les propriétés miſes au pillage ; la force ſubſtituée aux droits les plus anciens et les plus légitimes.

Révolution conquérante. D'abord elle ne devoit pas étendre ſa prétendue réforme audelà des limites de la France. Mais bientôt débordée comme un torrent qui a rompu ſes digues, elle a inondé toutes les régions d'alentour. Les Pays-bas, la Hollande, l'Eſpagne, la Suiſſe, l'Italie, l'Allemagne ſont devenus ſucceſſivement les théâtres d'une guerre affreuſe déclarée contre les deſpotes, diſoient ſes auteurs, mais réellement conduite par les tyrans les plus cruels et les plus pernicieux.

Révolution ſanguinaire. Elle a commencé par le feu, continué par les maſſacres, inventé pour les accélérer, un nouvel inſtrument de ſupplice. Que de têtes, hélas ! en ont été les malheureuſes victimes ! Princes, Prêtres, nobles, royaliſtes,

royaliſtes, vous en avez fait la funeſte expérience. Que dis-je ? et entre les révolutionaires mêmes, combien de chefs de factions n'y ont pas laiſſé leurs têtes criminelles ?

Révolution parricide. Le plus religieux le plus paiſible des Souverains eſt devenu à ſes yeux un objet de haine implacable. Eh quoi! n'étoit-ce pas aſſez de l'avoir mis au deſſous de ſes ſujets par une conſtitution auſſi illégale et bizarre dans ſa forme que monſtrueuſe dans ſes principes ? Falloit-il encore l'arracher avec violence du palais des Rois ſes ayeux, le garder à vûe aux Thuilleries, l'empriſonner au Temple, lui faire ſon procès comme à un priſonnier d'état, le conduire à l'échaffaut, le décapiter ignominieuſement pour des crimes imaginaires et ſuppoſés ? ô Louis XVI! ô Roi, digne d'une plus longue vie, ſi une mort anticipée n'eût été pour vous un ſort plus heureux qu'une vie remplie de tribulations et d'amertumes ! mais Dieu, mes freres, avoit réſolu de récompenſer les vertus ſublimes de ce Prince vraiment chrétien, et voilà, ſans doute, pourquoi il dirigea contre lui la rage des uſurpateurs de ſon autorité ſouveraine.

Révolution

Révolution ſacrilège. Il n'y a pas d'excès en ce genre qui aient été à ſon épreuve. Les lieux de piété proſcrits ; les monumens de la religion mis en pièces ; les Prêtres égorgés auprès des Autels qu'ils vouloient défendre ; le culte Divin anéanti ; les SS. Myſtères foulés aux pieds ; les jours ſolemnels abolis ; l'idole placée dans le temple du vrai Dieu ; les Vierges Saintes chaſſées de leurs azyles chéris ; le chef de l'Egliſe Catholique, digne et vénérable ſucceſſeur des Apôtres, mis cruellement hors de ſon ſiège, obligé dans ſon extrême vieilleſſe d'errer de ville en ville, en attendant qu'il plaiſe à Dieu récompenſer par la couronne de gloire une vie pleine de vertus, de travaux et de mérites, Ce n'eſt là, mes frères, qu'une légère eſquiſſe des atrocités auxquelles ſe ſont portés les propagateurs de la révolution Françoiſe. Juſqu'à quand Seigneur, ſouffrirez-vous qu'ils vous inſultent de la ſorte ? *uſquequò, Domine, improperabit inimicus ?* Quoi ! ne mettrez-vous pas de frein à leur audace ? Levez enfin votre main Toute-puiſſante pour la réprimer. *Leva manus tuas in ſuperbias eorum in finem.*

Le moment en eſt arrivé, mes frères. Cet orgueil-

orgueilleux Pharaon, cet ambitieux Nabuchodonoſor, ce Goliath inſolent va commencer à perdre ſes avantages. Allez, peuple eſtimé invincible. Equippez une flotte puiſſante. Entreprenez la conquête de l'Orient. Publiez par avance des ſuccès qui ne ſe réaliſeront pas. Glorifiez-vous de la force de vos vaiſſeaux et du nombre de vos troupes. Dieu, qui pour châtier le monde, s'eſt ſervi de vous comme d'un fléau vengeur, ne tardera pas à vous faire ſentir combien ſon bras eſt peſant ſur les impies. Vous ſerez ſurpris, enveloppés, vaincus à votre tour, et de la maniere la plus éclatante, la plus propre à réjouir l'Afrique et l'Aſie dont vous aviez préludé le bouleverſement. Quelques reſſources que vous affectiez d'avoir encore, vous ne pourrez diſſimuler l'humiliation que traîne avec elle cette perte immenſe et inattendue.

Quel deſſein a eu la Providence, mes frères, en ruinant par ce revers la flotte Françoiſe de la méditerranée ? A-t-elle ſeulement voulu déconcerter et confondre nos ennemis ? A-t'elle prétendu, en outre, raſſurer les bons citoyens qui depuis près de dix ans gémiſſent en ſecret

ſur

ſur l'aveuglement de leur infortunée patrie ? c'eſt ſur quoi nous hazarderions vainement nos conjectures. Mais voici ce qui paroit certain, c'eſt qu'elle a voulu par ce brillant ſuccès relever la gloire de la Grande Bretagne et récompenſer ſa généroſité. C'eſt ma ſeconde réflexion.

Second Point.—Longtemps ſpectateur attentif des ſcènes barbares qui déſoloient la France, l'Empire Britannique héſitoit prudemment ſur le parti qu'il devoit prendre dans une querelle dont il étoit impoſſible de prévoir quelle ſeroit l'iſſue. D'un côté, des ſujets révoltés faiſant les plus grands efforts pour détruire l'autorité légitime : de l'autre, un Souverain cherchant par des ceſſions volontaires à calmer la rage de ces furieux. D'un côté, des décrets ſans nombre, tendant tous à l'établiſſement d'un monſtrueux ſyſtême d'anarchie ; de l'autre, un ſilence, une facilité à les adopter qui ſembloit trahir la bonne cauſe et concourir à l'innovation. D'un côté, des cris multipliés de *Vive le Roi* ; de l'autre, des meſures qui ne tendoient à rien de moins qu'à ſon dépouillement total et à ſa deſtruction perſonnelle. D'un côté, des promeſſes d'une

d'une liberté indéfinie à tous les citoyens de la France; de l'autre, des maſſacres innombrables, ſous les prétextes les plus frivoles, qui ne déceloient que trop l'eſprit de la révolution. Au milieu de tout cela, le Roi vivoit, quoique captif, et la diverſité d'opinions qui régnoit entre ſes ſujets, faiſoit eſpérer, à chaque inſtant, le retour du bon ordre.

Vous ne l'avez pas voulu, grand Dieu! les péchés de ce malheureux peuple avoient crié trop haut et provoqué trop longtemps votre colère. Mais en la faiſant éprouver aux villes criminelles du royaume, vous préparez dans la généroſité d'un Etat voiſin un azyle ſûr et hoſpitalier aux juſtes qu'il renferme encore. Car ce fut là, Meſſieurs, le premier intérêt actif que l'Angleterre parut prendre à la révolution françoiſe, et vrai-ſemblablement la cauſe réelle de la guerre qu'elle eut bientôt à ſoûtenir contre ſes perfides auteurs. Mais ſans s'inquiéter des ſuites, venez, dit ce peuple bienfaiſant, venez, reſtes précieux d'une nation toujours notre rivale, mais dont nous avons toujours honoré le courage et reſpecté la vertu. Prélats vénérables, Miniſtres édifians d'une religion que nous ne con-

connoiſſons plus ; déſcendans des anciens héros de la France, ſujets de toutes les claſſes, que l'amour du devoir a rendus malheureux, qui avez renoncé à vos places, à vos titres, à vos ſièges, à vos propriétés, plutôt que de trahir vos conſciences et de conſentir au renverſement de l'Autel et du Trône ; venez, nous vous offrons une nouvelle patrie dans une terre étrangère. Venez partager nos foyers, nos fortunes, nos emplois, notre abondance. Si vous ne retrouvez pas au milieu de nous tout ce que vous avez perdu ; vous ſerez au moins dédommagés par nos efforts pour adoucir votre exil et vos malheurs. Le Prophète l'avoit dit, il y a long-temps. Je n'ai jamais vu le juſte abandonné : *Non vidi juſtum derelictum.* François émigrés, vous en faites aujourd'hui la douce expérience. Mais de quelle main ſe ſert le Ciel pour vous procurer les ſecours les plus abondans ? De la main d'un peuple qui fut toujours l'émule du vôtre, que des intérêts d'Etat rendoient votre ennemi, et qui ſembloit vous haïr de bonne foi, mais qui dans vos malheurs n'apperçoit plus en vous que des frères ſouffrans. *Salutem ex inimicis noſtris et de manu omnium qui oderunt nos.*

Au

Au reſte, Meſſieurs, ſi d'un côté l'Angleterre tend une main ſecourable aux victimes de la révolution, et les comble de bienfaits et de largeſſes ; elle arrête, de l'autre, une partie des déſordres dont ſes monſtrueux inſtrumens menaçoient l'Univers entier. Non ſeulement ſes ſages miniſtres prennent des meſures pour maintenir la paix dans l'intérieur et prévenir la perverſion des eſprits, mais je la vois accepter avec avidité la guerre qui lui fut offerte en 1793 par les uſurpateurs de l'autorité ſouveraine en France. Quelle ardeur, quelle force, quelle énergie n'a-t-elle pas déployées pour la ſoûtenir honorablement? Armemens formidables ; troupes nombreuſes ſur le continent ; flottes redoutables ſur la mer ; envoi d'argent aux alliés ; impoſitions nouvelles ſur tout le Royaume ; contributions volontaires des particuliers ; promotions encourageantes dans l'armée et dans la marine ; tout a été mis en œuvre pour cette noble fin.

Puiſſances de l'Europe, Etats et Provinces de l'Amérique, riches poſſeſſions des Indes Orientales, vous fixez à bon droit vos regards ſur l'Angleterre. Elle eſt le grand boulevard ſur

lequel

lequel repoſent toutes vos eſpérances. Si elle triomphe, ſa gloire ſera votre ſalut et vous aſſurera la paix. Mais ſi elle ſuccombe, c'en eſt fait de votre repos et de vos gouvernemens. Le funeſte arbre de la liberté ſera planté au milieu de vos villes; les droits de l'homme y ſeront proclamés; des réquiſitions d'argent épuiſeront vos finances; vos loix deviendront le jouet et la fable des arrogans ennemis du genre humain; vous aurez en partage tous les maux qui vous font plaindre le ſort de la France; vous ſerez libres, mais d'une liberté oppreſſive, qui vous donnera pour maîtres la lie des Citoyens, et abymera dans la pouſſière les reſpectables chefs qui poſsèdent maintenant votre amour, et votre confiance.

Mais que dis-je? non, grand Dieu! vous ne permettrez pas que le ſuccès abandonne nos armes; et puiſque c'eſt votre cauſe que nous défendons, levez-vous, Seigneur; diſſipez vos ennemis: mettez en fuite ceux qui vous haïſſent. Qu'ils diſparoiſſent comme la fumée: qu'ils fondent comme la cire en préſence du feu. *Sicut fluit cera à facie ignis, ſic pereant peccatores à facie Dei.*

Tel

Tel ſera, Meſſieurs, l'évènement des choſes, abandonnée de ſes plus forts alliés, la Grande Bretagne ſoutiendra preſque ſeule tout le poids de cette formidable guerre. La voilà qui multiplie ſes flottes et les promene ſur l'océan avec un air de ſupériorité qui ne convient qu'à elle. Tantôt elle les réunit ; tantôt elle les diviſe ; tantôt elle les tranſporte d'un hémiſphère à l'autre, mais avec une activité, une intelligence incroyable. L'une protège les côtes de l'Amérique : l'autre facilite la conquête du Cap de Bonne Eſpérance ; celle-ci accompagne les riches productions des Indes ; celle-là veille à la garde des côtes d'Irlande. Une autre, victorieuſe de la flotte Eſpagnole, la tient captive dans un de ſes ports. Une autre bloque tous les havres de l'ennemi, et lui défend d'en ſortir. Une autre ſe couvre de gloire par la défaite des Hollandois. Si les ſuccès ſont capables d'encourager, en voilà, mes frères, qu'on ne ſauroit révoquer en doute, et qui ſont bien propres à ſoûtenir l'énergie Angloiſe. Mais enfin un coup plus déciſif, une victoire plus ſignalée étoit réſervée aux armes de cet Empire. Le Ciel n'a pas voulu différer plus longtemps à récompenſer ſa généroſité et à le dédommager de ſes exertions

ertions ſans nombre. L'intrépide Amiral Nelſon, avec une eſcadre inférieure en hommes et en vaiſſeaux, aſſez hardi pour attaquer la flotte Françoiſe de la Méditerrannée, vient de remporter ſur elle une des victoires navales les plus complettes dont l'hiſtoire fourniſſe des exemples. Neuf vaiſſeaux de guerre pris, un coulé à fond, trois réduits en cendres, le reſte diſperſés, nombre de tranſports pouſſés à la côte et perdus : voilà l'événement mémorable que nous célébrons dans cette ſolemnité. Ne méritoit-il pas bien qu'un jour fût conſacré tout exprès pour remercier le Dieu des batailles ?

Où eſt le bon patriote, où eſt le loyal ſujet, je dis plus, où eſt le vrai chrétien dont le cœur n'ait été réjoui à cette heureuſe nouvelle ? l'empire des eaux aſſuré à la Grande Bretagne ; ſon pavillon déployé majeſtueuſement ſur toutes les mers ; ſes ennemis confondus et humiliés ; une paix après laquelle toute la terre ſoupire, devenue plus facile. Ces ſeules conſidérations ne ſuffiſent-elles pas pour porter l'allégreſſe dans toutes les ames ? Ajoutons ici, que cette victoire a pour nous un mérite particulier, parce qu'en affermiſſant la puiſſance de la Grande Bre-

Bretagne, elle assure la continuation du repos et du honheur de cette Province. C'est ma derniere réflexion.

Troisieme Point.—Quel est, Messieurs, le Gouvernement le mieux calculé pour notre bonheur, sinon celui qui a la modération en partage, qui respecte la religion du pays, qui est plein de ménagemens pour les sujets, qui donne au peuple une part raisonnable dans l'administration provinciale? Or tel s'est toujours montré en Canada le Gouvernement Britannique. Ce ne sont point ici des coups d'encensoir que la flatterie prodigue lâchement à l'autorité existante. A Dieu ne plaise, mes frères, que je profane la sainteté de cette chaire par de basses adulations ou par des louanges intéressées, C'est un témoignage que la vérité exige imperieusement aussi bien que la reconnoissance, et je ne crains pas d'être démenti par aucun de ceux qui connoissent l'esprit du gouvernement d'Angleterre. Une sage lenteur préside à ses opérations. Rien de précipité dans sa marche méthodique. Voyez-vous chez lui cet enthousiasme trompeur, cet amour irréfléchi de la nouveauté, cette liberté sans frein et sans bor-

nes

nes qui bouleverſe à nos yeux des états mal affermis ? Quels ménagemens n'a-t-'il pas pour les propriétés des ſujets ? quelle induſtrieuſe habileté à leur faire ſupporter d'une maniere inſenſible les frais du gouvernement civil ! entendez-vous parler, depuis près de quarante ans de conquête, de ces tailles, de ces impots, de ces capitations multipliées, ſous leſquelles gémiſſent tant de nations ; de ces réquiſitions arbitraires de ſommes immenſes, qu'un vainqueur injuſte impoſe fièrement à de malheureux conquis ? Avez-vous été réduits, par un défaut de prévoyance de la part de l'Adminiſtration, à ces famines qui affligèrent autrefois la Colonie, et dont on ne ſe rappèle encore les détails qu'avec horreur et frémiſſement ? n'avez-vous pas vû, au contraire, dans des années de diſette, le Gouvernement arrêter ſagement l'exportation du grain, juſqu'à ce que votre ſubſiſtance fut aſſurée ? Vous a-t'on, depuis la conquête, aſſujetti au ſervice militaire, obligé de laiſſer dans l'indigence vos femmes et vos enfans, pour aller au loin attaquer ou repouſſer l'ennemi de l'Etat ? Avez-vous contribué le moins du monde aux frais de la guerre diſpendieuſe que la Grande-Bretagne ſoutient depuis près de ſix ans ?

l'Eu-

l'Europe preſque entière eſt livrée au fer, au feu, au carnage, les plus ſacrés azyles ſont violés, les vierges deſhonorées, les mères, les enfans égorgés en pluſieurs endroits. Vous en appercevez-vous, et ne peut-on pas dire qu'au plus fort de la guerre vous jouiſſez de tous les avantages de la paix ? A qui, après Dieu, êtes-vous redevables de ces faveurs, mes frères, ſinon à la vigilance paternelle d'un empire, qui, dans la paix comme dans la guerre a, j'oſe le dire, vos intérêts plus à cœur que les ſiens propres ? en toute matière, je vois des marques de cette prédilection. Votre code criminel, par exemple, étoit trop ſévère, n'offroit point de règle aſſez ſûre pour diſtinguer l'innocent du coupable, expoſoit le foible à l'oppreſſion du puiſſant. On lui a ſubſtitué les loix criminelles d'Angleterre, ce chef-d'œuvre de l'intelligence humaine; qui ferment tout accès à la Calomnie, qui ne reconnoiſſent pour crime que l'action qui enfreint la loi, pour coupable que celui dont la conviction eſt portée à l'évidence; qui donnent à un accuſé tous les moyens d'une défenſe légitime, et ſans rien laiſſer à la diſcrétion du Juge, ne puniſſent que par l'application préciſe du châti-

ment

ment que la loi prononce. Que dirai-je enfin ? tandis que toutes les coûtumes de France ſont renverſées, que toutes les Ordonnances qui portoient l'empreinte de la Royauté ſont proſcrites, n'eſt-il pas admirable de voir une Province Britannique régie par la Coûtume de Paris et par les Edits et déclarations des Rois de France? d'où vient cette ſingularité flatteuſe ? de ce que vous avez déſiré le rétabliſſement de ces anciennes loix ; de ce qu'elles ont paru plus adaptées à la nature des propriétés foncières du pays. Les voilà conſervées ſans autre altération que celles que la Légiſlation, provinciale a la liberté d'y faire ; Légiſlation où vous êtes repréſentés dans une proportion infiniment plus grande que le peuple des iſles Britanniques dans les Parlemens d'Irlande et d'Angleterre.

Quel retour, Meſſieurs, exigent de nous tant de bienfaits ? un vif ſentiment de gratitude envers la Grande Bretagne ; un ardent déſir de n'en être jamais ſéparés ; une perſuaſion intime que ſes intérets ne ſont pas différens des nôtres ; que notre bonheur tient au ſien; et que ſi quelquefois il a fallu nous attriſter de ſes pertes

pertes, nous devons, par le même principe, nous réjouir en ce jour de la gloire qu'elle s'eſt acquiſe, et regarder ſa dernière victoire comme un évènement non moins conſolant pour nous, que glorieux pour elle.

Que ſera-ce, Chrétiens, ſi à ces conſidérations politiques vous en ajoûtez une autre, par laquelle cet empire mérite ſurtout votre reconnoiſſance et vos éloges ? je veux parler de la liberté laiſſée à notre culte et aſſurée par la loi ; de ce reſpect porté aux perſonnes engagées dans les monaſtères, de cette ſucceſſion non-interrompue d'Evêques Catholiques, qui ont poſſédé juſqu'à ce jour la faveur et la confiance des Repréſentans du Roi ; de cette protection ſoûtenue, dont jouiſſent dans les villes et dans les campagnes, ceux qui doivent, par état, veiller à la conſervation de la foi et de la morale. Car ſi cette foi s'affoiblit parmi nous, mes frères, ſi cette morale ſe relâche, ce n'eſt pas au changement de domination, c'eſt à vous-mêmes qu'il faut imputer ce déſordre ; c'eſt à votre peu de docilité pour la parole qu'on vous annonce ; c'eſt à vos folles recherches d'une liberté dont vous jouiſſez ſans la connoitre ; c'eſt aux diſcours envenimés

nimés de ces hommes ſans caractère et ſans principes, de ces murmurateurs inépuiſables, que le bon ordre offenſe, que l'obéiſſance humilie, que l'exiſtence de la religion outrage.

Hélas ! où en ſerions-nous, mes frères, ſi de tels eſprits prenoient le deſſus, ſi leurs déſirs étoient remplis, ſi ce pays, par un fâcheux revers, retournoit à ſes anciens maîtres ? maiſon de Dieu, temple auguſte, vous ſeriez bientôt converti en une caverne de voleurs ! miniſtres d'une religion ſainte, vous ſeriez déplacés, proſcrits et peut-être décapités ! Chrétiens fervens, vous ſeriez privés des conſolations ineffables que vous goûtez dans l'accompliſſement de vos devoirs religieux ! terre, conſacrée par les larmes et les ſueurs de tant de vertueux miſſionaires qui y ont planté la foi, vous n'offririez plus aux regards de la religion, qu'une triſte et vaſte ſolitude ! Pères et Mères catholiques, vous verriez ſous vos yeux des enfans chéris ſucer, malgré vous, le lait empoiſonné de la barbarie, de l'impiété et du libertinage ! tendres enfans, dont les cœurs innocens ne reſpirent encore que la vertu, votre piété deviendroit la proie de ces vautours, et une éducation féroce

effaceroit

effaceroit bientôt les heureux ſentimens que l'humanité et la religion ont déjà gravés dans vos ames!

Concluſion.—Mais que fais-je, et pourquoi inſiſter ſur des réflexions douloureuſes dans un jour où tout doit reſpirer la joie? Non, non mes frères. Ne craignons pas que Dieu nous abandonne ſi nous lui ſommes fidèles. Ce qu'il vient de faire pour nous ne doit inſpirer que des idées conſolantes pour l'avenir. Il a terraſſé nos ennemis perfides. Réjouiſſons-nous de ce glorieux évènement. Tout ce qui affoiblit la France, tend à l'éloigner de nous. Tout ce qui l'en éloigne, aſſure nos vies, notre liberté, notre repos, nos propriétés, notre culte, notre bonheur. Rendons-en au Dieu des victoires d'immortelles actions de graces. Prions-le de conſerver longtems le bienfaiſant, l'auguſte Souverain qui nous gouverne, et de continuer de répandre ſur le Canada ſes plus abondantes bénédictions.

Te Deum laudamus, &c.